Document generated on 06/01/2025 8:41 a.m.

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

John Van Burek sort *Le Chien* de sa niche

Mariel O'Neill-Karch

Number 74, November 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/43003ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this article

O'Neill-Karch, M. (1993). John Van Burek sort *Le Chien* de sa niche. *Liaison*, (74), 6–6.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

John Van Burek sort *Le Chien* de sa niche

Photo : Bruno Braën

Le public torontois, qui, en 1988, a applaudi la production anglaise du *Chien* au Factory Theatre, a enfin eu la possibilité de voir la pièce, dans sa langue d'origine, au Théâtre français de Toronto, du 13 au 24 octobre.

S'il a fallu attendre si longtemps, ce n'est certainement pas, comme certains l'on prétendu, parce que le directeur artistique de l'ancien Théâtre du P'tit Bonheur n'a pas aimé la pièce, car John Van Burek se rappelle qu'après avoir lu le manuscrit de Jean Marc Dalpé il avait offert de coproduire *Le Chien* avec le Théâtre du Nouvel-Ontario. Cette collaboration ne s'est cependant pas réalisée, car la troupe de Sudbury avait déjà des engagements avec le Centre national des arts. Le metteur en scène torontois reconnaît, cependant, avoir fait une erreur de jugement en n'accueillant pas cette première production à Toronto, d'autant plus que la pièce qu'il a montée à sa place, *La Camisole* du dramaturge anglais Joe Orton, a été un four sans précédent.

Ravi d'avoir l'occasion de se racheter, en quelque sorte, John Van Burek signe la mise en scène de cette production, proposant une nouvelle lecture d'un texte populaire dont Prise de parole fait paraître, cet automne, une troisième édition.

Car *Le Chien*, c'est d'abord le texte de Jean Marc Dalpé qui a mérité, en 1989, le prestigieux Prix du Gouverneur général. Un texte fort et dur, comme le bouclier précambrien qui traverse le Nord de l'Ontario, auquel les personnages, usés par les éléments, désabusés par la vie, se sentent enchaînés, comme le chien du titre, d'où leur malaise qu'on a voulu faire partager au public.

Les spectateurs sont souvent trop confortables au théâtre, croit John Van Burek qui a tenté de les surprendre. Comment ? D'abord en les faisant entrer au théâtre de façon tout à fait inhabituelle, par l'escalier de sauvetage qui se trouve à l'extérieur de l'édifice. Une fois entrés, plutôt que de s'asseoir dans des fauteuils traditionnels, ils ont pris place dans des fauteuils de jardin, comme il pourrait s'en trouver près d'une roulotte.

Qu'on ne croie pas pour autant que John Van Burek et Stephen Drœge, qui signe les décors, aient opté pour une interprétation littérale du texte de Dalpé. Ils ont plutôt cherché l'image ingrate d'un monde ingrat. Autour de la salle, des épinettes répondent à la description qu'en fait la mère : «rachitiques, grises pis tassées comme dans une canne de sardines». Au centre, la roulotte, dont on ne voit que le toit incliné, s'enfonce dans le roc — non pas la boue, mais bien dans le roc — du Nord de l'Ontario, comme le père endurci, incapable de communiquer autrement que par des grognements, ceux d'un homme qui mène une vie pareille à celle du chien du titre, emprisonné, lui aussi, dans une espèce de fosse au milieu de la scène.

Ce chien, on ne le voit pas, mais on l'entend grâce à un dispositif sonore réalisé par Marcel Aymar dont la guitare ponctue le spectacle, tout en évoquant l'espace nordique, ce qui entre tout à fait dans l'esprit du texte puisque Jean Marc Dalpé, dans sa présentation de la pièce, écrit que : «la musique devra appuyer le jeu et lui permettre de s'éloigner du réalisme quand ce sera nécessaire. Elle sera un point d'appui, un tremplin dans certaines scènes. Elle développera aussi un autre niveau de discours, une autre trame de création.» (Archives du Théâtre du Nouvel-Ontario)

Pour mieux croiser la chaîne à cette trame, John Van Burek a imaginé que le musicien, suspendu au dessus des spectateurs, est un double de l'auteur et que sa musique, qui se transforme en parole, tisse en quelque sorte «un autre niveau de discours», ce qui fait du musicien une partie essentielle de ce spectacle dur et solide sur lequel le Théâtre français de Toronto a choisi de bâtir sa nouvelle saison.

Mariel O'NEILL-KARCH